A CACHE-CACHE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville
le 25 juillet 1873.



A
CACHE-CACHE

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS ET EN PROSE

PAR

LOUIS PÉRICAUD ET CARLE LE DHUY






PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

PERSONNAGES

LE COMTE (premier comique).....	MM.	PARADE.
LE MARQUIS (jeune premier)....		TRAIN.
LUBIN (jeune premier comique)....		RICHARD.
LA COMTESSE (jeune première)...	Mmes	HORTENSE NEVEU.
ANNETTE (première ingénnité)....		MASSIN.

La scène se passe sous Louis XVI.

A MADAME CARVALHO

C'est à la générosité de votre mari, Madame, que je dois d'avoir pu faire représenter cette humble fantaisie.

Sans M. Carvalho, elle était impitoyablement condamnée sans doute à ne jamais subir les sévères jugements de la critique. Permettez-moi, Madame, de la placer sous l'égide rayonnante de votre grand et sublime talent.

Souffrez aussi qu'à cette même place j'exprime toute ma reconnaissance à mes chers camarades Parade, Train, Richard, Mesdames Massin et Hortense Neveu.

Daignez donc accepter, Madame, la dédicace de cette pauvre petite pièce, que je suis heureux et fier de venir placer sous les auspices de votre sympathique et beau nom.

Louis PÉRICAUD.

Le 26 juillet 1873.

A CACHE-CACHE

Un bois. Un bosquet à droite, un autre à gauche, formés par la nature.
Dans les deux bosquets, deux bancs de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE, LUBIN, venant de droite, deuxième plan[1].

LUBIN.

Voyons, ma petite Annette, répète-moi encore les bonnes paroles de ton père.

ANNETTE.

Écoute alors, et que ta main laisse la mienne tranquille.

LUBIN.

Pourquoi donc? L'amour voit, parle et écoute par les mains, aussi bien que par les yeux, par la bouche et les oreilles. Tiens, asseyons-nous au pied de cet arbre.

ANNETTE[2].

Comme tu voudras. (Ils s'assoient sous le bosquet de gauche. *Puisque tu vas être mon mari, il faut bien que je commence à apprendre l'obéissance.*

1. Lubin, Annette.
2. Annette, Lubin.

LUBIN.

Oui, l'obéissance des femmes; celle qui donne des ordres et ne souffre pas d'observations.

ANNETTE.

Dame, c'est la meilleure.

LUBIN.

Enfin, comment ton père a-t-il dit les choses?

ANNETTE.

C'était hier soir! « Annette, sais-tu la nouvelle? — Non, mon père. — Lubin est revenu ce matin de chez le procureur où il était clerc à Soissons; Lubin renonce à la ville et redevient paysan. — Ah! que je réponds d'un air étonné, comme si je ne le savais pas depuis huit jours.... Et pourquoi revient-il?...

LUBIN.

Rusée!... Une fille de seize ans est plus madrée que tous les vieillards de la terre, blanchis par leur expérience.

ANNETTE.

Dame... c'est l'amour qui les forme... tandis que les vieillards...

LUBIN.

Tandis que les vieillards?

ANNETTE.

C'est l'amour qui les a déformés!

LUBIN.

C'est vrai,... continue.

ANNETTE.

Enfin, dit mon père, il revient probablement pour se marier. On prétend que son vieil oncle qui vient de mourir lui a laissé un petit magot!... Et il me regardait comme il a l'habitude de le faire quand il veut deviner quelque chose.

LUBIN.

D'ici, je vois son œil perçant qui ferait parler des pierres... Ensuite?

ANNETTE.

Moi, je ne bougeais pas. Est-ce qu'il ne te plairait pas? me dit-il enfin. — Mon père, Lubin me plairait bien... Mais une fois déjà il a demandé ma main, et vous l'avez repoussé.

LUBIN.

J'avais alors, pour toute fortune, beaucoup de misère.

ANNETTE.

Et pas mal de pauvreté.

LUBIN.

Comme la mort d'un oncle change la face des choses!... Enfin?...

ANNETTE.

— J'ai eu tort, a-t-il repris!... Et, si Lubin venait aujourd'hui renouveler sa demande, je crois que je l'accueillerais très-favorablement. »

LUBIN, se levant et gagnant la droite de la scène.

Les bras me tombent de surprise, ma petite Annette.

ANNETTE, de même.

Ramasse-les bien vite, et cours les ouvrir à cet excellent père.

LUBIN.

Ma chère Annette, tu es bonne comme le soleil, de m'avoir fait savoir cela... Alors que j'étais chez ton père comme garçon de ferme, alors que je n'avais pas encore eu l'honneur d'appartenir à un procureur, il me traitait si rudement que j'avais perdu tout espoir de te posséder un jour.

ANNETTE.

N'avais-tu pas déjà mon cœur, ingrat?

LUBIN.

Le cœur, certainement, c'est beaucoup; mais...

ANNETTE.

Mais ce n'est jamais que les intérêts dont on attend le capital, n'est-ce pas?

LUBIN.

Dame, un peu...

ANNETTE.

Alors, votre capital, monsieur, c'est moi tout entière?

LUBIN.

Oui, c'est toi, ma petite femme chérie... Laisse-moi baiser tes petites menottes...

ANNETTE, passant à droite [1].

Mais non, mais non!... Des mains qu'on embrasse, ça fait rougir les joues. Il y a correspondance.

LUBIN.

Demain matin, je mets mon plus bel habit et je t'apporte le bouquet des fiancés...

ANNETTE, remontant la scène.

Et nous pourrons nous promener devant tout le monde, sans avoir besoin de nous cacher dans ce petit bois, comme nous le faisons depuis huit jours.

LUBIN, la faisant redescendre lentement.

Ne dis pas de mal de ce petit bois, Annette. C'est ici pour la première fois que tes lèvres rosées ont gazouillé leur premier mot d'amour. Ces vieux arbres sont les témoins silencieux de la première chute de tes joues.

ANNETTE.

Lubin, on ne rappelle jamais ces choses-là à une jeune fille. On la laisse se les rappeler elle-même. (Elle passe à gauche [2]).

LUBIN, regardant à gauche.

Ah! voici encore ces deux seigneurs qui se dirigent de notre côté! Il n'y a pas moyen de causer tranquillement ici...

1. Lubin, Annette.
2. Annette, Lubin,

ANNETTE, chantonnant.

Promenons-nous dans les bois.

LUBIN, achevant l'air.

Si le loup était par là. (Ils se dirigent ensemble vers la gauche, premier plan.)

ANNETTE.

J'ai le bras de monsieur mon mari.

LUBIN.

Il est à vous, madame ma femme, avec toutes ses dépendances!... * (Musique; ils sortent à gauche, premier plan.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, venant de gauche, troisième plan.

LE MARQUIS [1].

Voyez, pour nos amours la terre s'est parée,
Et les oiseaux ravis chantent à notre entrée!...
Pour un cœur transporté quel spectacle touchant!
Le bois est solitaire. Et le soleil couchant
Éclaire notre banc avec ses rayons roses.
Beau lis, reposez-vous près de vos sœurs, les roses [2],

(Il la fait asseoir sous le bosquet de droite.)

Et laissez-moi vous dire, assis à vos genoux,
Que toutes ces beautés qui sont autour de nous,
Ces fleurs et leurs parfums que mon âme respire,
Et dans les arbres verts, la brise qui soupire,
Tout me parle de vous!...

LA COMTESSE.

Je fais mal, je le sais;

*. *Avec toutes ses dépendances* est coupé par la censure parisienne.

1. La comtesse, le marquis.

2. Le marquis, la comtesse.

Et j'entends la raison qui me fait mon procès.
Depuis huit jours bientôt...

LE MARQUIS.

Ah! huit jours?

LA COMTESSE.

C'est le compte!
Depuis huit jours, marquis, que mon époux le comte
Est parti pour Paris où le roi l'appelait,
Il s'est fait dans mon être un changement complet.
Moi, presque enfant encor que l'on a mariée
Au sortir du couvent, sans m'en avoir priée,
Au comte de Lucet, je n'ai jamais aimé!...

LE MARQUIS.

Mon cousin est si vieux!

LA COMTESSE.

Dans mon cœur renfermé
L'amour dormait! Hélas! que n'y dort-il encore!
Puis, vous m'avez parlé!... Vous m'aimâtes!... J'ignor
Comment cela s'est fait, mais je vous aime aussi.

LE MARQUIS.

Cher ange!...

LA COMTESSE.

Et tous les soirs je me retrouve ici,
La main dans votre main, heureuse à vous entendre
Me parler d'espérance avec votre voix tendre!
D'où vient cela, marquis?

LE MARQUIS.

De ce que vos vingt ans
Sont comme les oiseaux qui chantent au printemps
C'est que vous êtes belle et que votre sourire
A des charmes divins qu'on ne saurait décrire.
Une flamme céleste illumine vos yeux
Qui prirent tout l'azur et la splendeur des cieux!...
(Se levant.)
Et si l'on vous a faite, en vous mariant, veuve,

Si vous ne pouvez pas supporter cette épreuve
De vivre sans aimer, est-ce un crime si grand
De sauver votre cœur qui s'en allait mourant?
(Revenant à elle.)
Aimer! — C'est le grand mot de toute notre vie!
C'est le mot que répète à l'oreille ravie
Une voix qui descend du séjour des élus
Et qu'on écoute encor quand on ne l'entend plus.

LA COMTESSE.

Oui!... Vous avez raison!... oui... l'amour c'est la vie!...
Aimons donc pour goûter, sur la route suivie,
Un peu de ces beaux fruits qui bordent les sentiers.
(Se levant et passant à gauche [1].)
Est-ce ma faute à moi, si des parents altiers
M'ont donné pour la route un compagnon maussade
Et qui me fit la cour, un mois, par ambassade?...
Si, parce que ma main valait deux millions,
Encadrés d'un blason porté par deux lions,
Je ne puis disposer de moi? Noblesse oblige,
Dit-on! à vivre... triste!... Ah! marquis, que ne suis-je
Une pauvre grisette, ainsi que j'en vois tant,
Passer le lundi, rire et cueillir en chantant
Le grand coquelicot, la paquerette blanche?...
Oui!... lorsque j'aperçois, ainsi qu'une avalanche
Ces groupes d'amoureux s'épandre dans les prés
Échangeant leurs baisers, sous les rayons dorés
Du soleil, il me prend d'affreuses jalousies!...
Elles n'ont pas besoin, elles, d'hypocrisies,
Et passent devant tous, le front haut, librement,
Fières de s'appuyer aux bras de leur amant!...
Tandis que près de vous, dans ce petit bois sombre,
J'ai honte à votre bras, et j'ai peur de mon ombre.

1. La comtesse, le marquis.

LE MARQUIS.

Allons, rassurez-vous! Ces bois sont forts discrets,
Et gardent avec soin les amoureux secrets.
Chassez vos noirs pensers, ô ma belle maîtresse,
Et laissez-moi baiser cette main que je presse...

LA COMTESSE, inquiète.

Entendez-vous ?...

LE MARQUIS.

Quoi donc ?...

LA COMTESSE, se réfugiant dans le bosquet de gauche.

On vient!...

LE MARQUIS.

Non!...

LA COMTESSE.

J'entends bien!
Tenez!...

(Annette et Lubin paraissent à gauche au fond.)

LE MARQUIS, se cachant de même dans le bosquet.

Les sots!... Venir troubler notre entretien!...
Attendez, je m'en vais leur dire...

LA COMTESSE.

Oh! non, de grâce!...
Ce sont des amoureux!...

LE MARQUIS.

Comme nous!...

(Ils s'assoient dans le bosquet de gauche.)

LA COMTESSE.

Il l'embrasse!

LE MARQUIS, baisant la main de la comtesse.

L'exemple est bon à suivre

LA COMTESSE, se dégageant.

Oh! monsieur le marquis
Vous n'êtes pas encore en royaume conquis.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUBIN, ANNETTE [1].

LUBIN, qui s'est retourné au bruit des baisers.

N'as-tu pas entendu comme une musique amoureuse, Annette?... (Descendant la scène.)

ANNETTE.

Si fait!... le bruit d'un baiser!... c'est les oiseaux qui se disent bonsoir!... et l'écho qui me répéte que j'ai tort de me laisser embrasser par toi... Adieu Lubin ..

LUBIN, la retenant.

Comment, tu me quittes déjà? à l'aurore de nos amours!...

ANNETTE.

Ne faudrait-il pas attendre dès aujourd'hui leur coucher du soleil?...

LA COMTESSE.

Séparons-nous!... j'ai peur à ce jeu que je joue;
Et n'aime pas le soir les baisers sur la joue...

ANNETTE.

Je resterai si tu me promets d'avaler tes baisers!...

LUBIN.

C'est que j'en ai tant qui ne demandent qu'à éclore.

ANNETTE.

Eh bien.., pense-les... C'est assez!...

LUBIN.

Je te le promets...

ANNETTE.

Ta foi jurée?...

LUBIN.

Ma foi jurée. (Ils remontent le théâtre.)

1. La comtesse, le marquis, Lubin, Annette.

LE MARQUIS, qui les a écoutés en riant.

Je vous jure à mon tour...

LA COMTESSE.

Non! non!

LE MARQUIS.

Je vous...

LA COMTESSE.

Partons!...

LE MARQUIS.

Je me repens!... ma foi jurée!...

LA COMTESSE.

Allons, restons!

ANNETTE, revenant en scène.

Lubin, est ce vrai que dans l'amour, les marguerites des champs, c'est le langage du bon Dieu?...

LUBIN.

Ah! ben! le bon Dieu mentirait quelquefois, alors! (Le marquis baise la main de la comtesse.) *Ah! encore — cette fois, je veux savoir...* (Il s'avance vers le bosquet. — La marquis se lève. — Ils se voient tous.)

LUBIN ET ANNETTE.

Ah!... (Ils vont vers la droite, riant sous cape.)

LA COMTESSE, debout.

Nous sommes découverts. Allons-nous-en.

LE MARQUIS, à la comtesse.

La peste!...

L'endroit me convient fort, mon amour, et j'y reste.
Je m'en vais les prier d'aller s'aimer ailleurs.

(Haut, allant aux paysans.)

Amis, allez plus loin chercher l'ombre et les fleurs.
Vous nous gênez!...

(Revenant à la comtesse.)

Ils vont partir, soyez sans crainte...

(Lubin et Annette lui tournent le dos,)

LA COMTESSE.

Parlez-leur doucement!... votre voix est empreinte
D'une dureté!...

LE MARQUIS.

Dame, il faut comme cela...
Traiter ces gens de rien...

(A Lubin.)

Vous êtes encor là?...

LUBIN.

Oui, je suis là!...

ANNETTE, passant devant lui [1].

Oui, nous sommes là!...

LUBIN.

Pourquoi nous en irions-nous?...

ANNETTE.

Ce bois fait-il partie de votre bourse?... Non, n'est-ce pas?... Oh! soyez tranquille, il ne fait pas partie de la mienne non plus. Il n'est à personne, donc il est à tout le monde. (Elle repasse au nº 4 [2]).

LUBIN.

Laisse-moi faire, Annette... Vous me dites que je vous gêne?... Vous vous trompez, c'est vous qui me gênez...

ANNETTE.

Lubin, mon ami, ne t'attire pas une mauvaise querelle...

LA COMTESSE.

Marquis, point de dispute!...

LE MARQUIS, raillant.

Ah! vraiment je vous gêne?
Je cache le soleil au nouveau Diogène!...
Allons, pars sans réplique!... et si tu te permets

1. La comtesse, le marquis, Annette, Lubin.
2. La comtesse, le marquis, Lubin, Annette.

De revenir céans, maraud, je te promets
Du bois vert de ce hêtre une telle volée,
Que tous les rossignols en prendront leur volée.

(Il passe au n° 1 [1].)

ANNETTE.

Lubin, allons-nous-en!...

LUBIN, ramenant un bâton à droite, et revenant sur le marquis [2].

Laissez-moi!...

ANNETTE, lui barrant le passage.

Lubin! je t'en prie... Ah! mon Dieu.., ils vont se battre...

LUBIN, l'écartant au n° 4 [3].

Allons, y êtes-vous mon beau monsieur?

LE MARQUIS.

Il m'insulte le drôle?... il mourra!...

(Il va pour tirer son épée.)

LA COMTESSE, s'interposant.

Rengaînez...

Et vous Lubin, jetez ce bâton...

(Lubin refuse; elle le prend.)

Là! donnez...

(Elle le jette.)

(Au marquis.)

Vous avez tort.

LE MARQUIS.

Comtesse!...

LA COMTESSE.

Et grand tort, je vous jure.

Pourquoi vous emporter devant moi? Cette injure
M'a blessée au cœur...

(Elle passe au n° 1.) [4]

1. Le marquis, la comtesse, Lubin, Annette.
2 Le marquis, la comtesse, Annette, Lubin.
3. Le marquis, la comtesse, Lubin, Annette.
4. La comtesse, le marquis, Lubin, Annette.

LE MARQUIS.

Oui, j'eus tort!... Çà, paysan,
Faisons la paix...

(A la comtesse.)

Voyez, je suis calme à présent!...

LUBIN.

Faisons la paix si vous voulez...

ANNETTE.

Tu n'es pas rancunier, Lubin, c'est bien, ça! Oui, oui, la paix.

LUBIN.

Voici comment je vous propose d'arranger l'affaire... Jouons à qui de nous deux cédera la place à l'autre!...

LA COMTESSE.

Pour ma part, je consens. Et vous, marquis?

LE MARQUIS.

L'idée
Comtesse, me ravit. La chose est décidée.

ANNETTE.

Il n'est pas rancunier, non plus, lui, c'est gentil ça... à quel jeu?

LUBIN.

Dame, je n'ai ni cartes, ni dés.

ANNETTE.

Jouez à croix ou pile.

LUBIN.

C'est cela même. (Ils se fouillent.)

LE MARQUIS.

Tiens! je n'ai pas d'argent.

LUBIN.

Alors, cherchons autre chose... (Les deux hommes remontent.)

LA COMTESSE, à Annette, passant n° 2.) [1].

Mon enfant, dites-moi?...

1. Le marquis, la comtesse, Annette, Lubin.

C'est là votre amoureux? Il est fort bien, ma foi.

ANNETTE.

Madame la comtesse est bien bonne.

LUBIN, redescendant.

Eh bien, avez-vous trouvé?

LE MARQUIS, redescendant.

Non, je ne trouve pas.

LA COMTESSE.

Allons, à cache-cache!

LE MARQUIS.

J'accepte!

LA COMTESSE.

Il est fort doux, vous voyez...

LUBIN.

Un peu trop bravache.

LE MARQUIS, s'emportant de nouveau.

Hein! bravache?

LA COMTESSE, l'arrêtant.

Mais non!... Annette et moi nous votons pour ce jeu,
Pour lequel tout exprès on a formé ce lieu.
Vous consentez?... Fixons le règlement ensemble;
Voulez-vous?...

LE MARQUIS.

De grand cœur.

LA COMTESSE.

Voici ce qui me semble
Le plus juste. Marquis, vous le plus entêté,
Vous donnerez l'exemple en signant mon traité.
Vous, vous serez le loup!...

LE MARQUIS.

Le loup?...

LA COMTESSE, le conduisant au banc de gauche.

Oui, sous ce hêtre.
Vous resterez!... tous trois, sauvons-nous.

LE MARQUIS, assis.

Il faut être.

Tout ce que vous voulez. Oh! je vous chercherai
Si bien, qu'au premier coup, je vous découvrirai!...

ANNETTE.

Oui, mais pour éviter la tricherie, convenons de ceci: la personne qui se sera laissée prendre, quittera la place avec son compagnon...

LUBIN.

Sans cela il serait trop facile de gagner.

LA COMTESSE.

Seigneur Loup, les moutons vont nous donner le change.
Cherchez!...

LE MARQUIS.

Si j'aperçois la brebis, je la mange...

LUBIN, la heurtant du coude.

Allons, Annette, viens te cacher...

ANNETTE, le repoussant.

Ouais! chacun de son côté, monsieur.

LUBIN.

Pourquoi, méchante?

ANNETTE.

Parce qu'à deux nous nous ferions prendre trop facilement.

LUBIN.

D'après toi, quatre oreilles entendraient donc mieux que deux?

LA COMTESSE, les séparant[1].

Oui, quand l'amour les clot. — Allons, partons d'ici.

(Elle pousse Annette vers la gauche.)

ANNETTE.

Monsieur le loup, ne regardez pas. (Elle se sauve à gauche, troisième plan.)

1. Le marquis, la comtesse, Annette, Lubin.

LUBIN, la singeant.

Monsieur le loup, ne regardez pas. (Il va pour la suivre; la comtesse lui barre le passage et lui indique le chemin opposé, puis s'éloigne à la suite d'Annette.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, se levant.

Mes amis riraient bien s'ils me voyaient ainsi!
Je n'ai pas le beau rôle et j'eus de préférence
Désiré que Lubin... Bah!... Cherchons! quel silence!...
Et l'ombre qui commence à visiter le bois[1].

LUBIN, criant en dehors.

Fait! fait!

LE MARQUIS.

Hé! marquis, te voilà comme un cerf aux abois!...
Et n'ayant ni le flair du cerf, ni sa vitesse,
Je risque d'attraper dans l'ombre la comtesse,
Et de me voir forcé de partir, au moment
Où notre tête à tête eût pu finir gaîment.
Bah! pour un soir ayons de la philosophie,
Et pour guider mes pas, au destin je me fie!...

(Il sort à gauche, premier plan. — Musique.)

SCÈNE V.

LE COMTE, venant de droite, troisième plan.

(Au public.)

Si vous... Pardon de vous interpeller ainsi...
Si vous possédiez une femme,
Et qu'un petit marquis vînt vous dire ceci :

1. La nuit, qui survient, doit se faire très-peu sensible.

« A Paris le roi vous réclame! »
Dans l'instant, n'est-ce pas, vous partiriez aussi?
A Paris je vais donc, abandonnant ma dame,
Avec ce cher marquis, cousin germain à moi.
Je demande à voir notre roi,
On me dit qu'il est en Champagne
A déguster des vins d'Espagne!...
Vous devez bien penser si je suis resté coi!...
Hein?... Qu'eussiez-vous fait à ma place?
Vous seriez revenus!... C'est bien ce que j'ai fait...
Vexé seulement de ce fait
Qu'on ait pû se moquer d'un seigneur de ma race,
Dont le blason est or, champ de gueule et bécasse!...
Quel intérêt bizarre avait donc le marquis...
Pour me jouer ce tour infâme?
Toujours je l'entourai des soins les plus exquis.
Ça, soyons juste!... il les rendait bien à ma femme!...
Plus je pense à cela, ma parole d'honneur,
Et plus je sens naître ma peur.
Les cousins savent-ils respecter les cousines?
Du mariage les cousins sont les épines!...
Et je doute!... Et ce doute augmente ma frayeur!
Si je les surprenais ensemble,
Me formant, de leurs mains, un front disgracieux!
Par la mer, l'enfer et les cieux!
Je les...

(Se calmant.)

Regardez!... rien que d'y penser, je tremble!...
Mais non, on peut aller aux bois
Pour faire une simple causette,
Pour cueillir la tendre noisette,
Et j'ai grand tort d'être aux abois!...

(Avec éclat.)

Ah! s'il n'avait pas une femme,
Qu'un mari serait donc heureux!...

Il est vrai qu'elles ont de si bons côtés !... Dame...
Je m'en vais m'assurer si je suis malheureux.

(Il sort à gauche, premier plan. — Musique.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LUBIN[1].

LA COMTESSE, venant de droite, premier plan.

Savez-vous bien, Lubin, sans nulle flatterie,
Que vous avez le ton plein de galanterie;
Et je comprends qu'Annette ait payé de retour
Vos sentiments discrets. Vous parlez de l'amour
Avec âme! Un seigneur ne dirait mieux, je gage...

LUBIN.

Il vous semble donc bien ridicule, madame la comtesse, que nous autres paysans ayons des sentiments et des passions comme les gens de la cour? Est-ce que la nature n'a pas aussi son langage, comme vos grandes villes ont le leur?... La rose ne vous dit-elle pas : aime-moi?... La violette : sens-moi?... La marguerite : cueille-moi!... Le mois de mai ne chante-t-il pas : je suis la jeunesse, je suis la vie!... Et les feuilles d'automne ne murmurent-elles pas : la mort est proche?... Cette nature n'est pourtant qu'une grosse paysanne, madame, que la poésie revêt d'une grande robe verte et d'un tablier d'or.

LA COMTESSE.

Où donc apprîtes-vous ce merveilleux langage?

LUBIN.

Dans les livres, madame... J'ai été clerc chez un procureur qui m'a mis à la porte parce que je lui écrivais ses exploits en vers... Je rêvais la ville... Quelle folie, quand on a la campagne!

1. La comtesse, Lubin.

LA COMTESSE.

Mes compliments, Lubin.

LUBIN.

Ne vous moquez pas de moi, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Sur les choses du cœur,
Jamais je n'ai permis un sourire moqueur.
Vous aimez : je suis femme et je sais bien comprendre
Les accents échappés d'une âme jeune et tendre.
Ah! vous aimez?... Fort bien!

(Allant s'asseoir dans la bosquet de gauche.)

LUBIN, à lui-même.

C'est égal, les baisers d'une grande dame doivent avoir bien plus de velouté que ceux d'une petite paysanne.

LA COMTESSE.

Rêvez, mon cher Lubin,
Je ne m'en plaindrai pas. Qu'avez-vous à la main?
Un bouquet de muguets cueillis sur votre route
En courant avec moi. C'est pour elle, sans doute?

LUBIN, à part.

Tiens! tiens! Si je prouvais à cette comtesse qu'elle est fille d'Ève aussi bien qu'une paysanne. (Il soupire.) *Ah!*

LA COMTESSE.

Eh! mais, que vous prend-il?... Comme vous soupirez!...
Remettez-vous, Lubin, dans peu vous la verrez.

LUBIN, allant à elle.

Pourquoi toujours me parler d'Annette, madame la comtesse?... Elle est bien loin de ma pensée, et ce bouquet n'a pas été cueilli à son intention.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas pour Annette?... Et pour qui je vous prie
Avez-vous dépouillé tantôt l'herbe fleurie?

LUBIN.

C'est pour une autre femme à qui je n'oserai jamais l'offrir.

LA COMTESSE.

Deux amours à la fois!... Contez-moi donc cela.
Dites-moi comment vint ce nouvel amour-là?

LUBIN.

C'était par une soirée toute pleine d'étincelles amoureuses comme... celle-ci. Je me trouvais, par suite de je ne sais quelle circonstance, en tête à tête avec une belle dame, une grande dame... je crois que c'était une comtesse.

LA COMTESSE.

Comme moi! tiens! Et puis?

LUBIN.

Elle me parlait avec bonté... comme vous... et je ne sais comment cela se fit, mais au bout d'un quart d'heure...

LA COMTESSE.

Mais au bout d'un quart d'heure
Que fites-vous?...

LUBIN.

Je me sentis tout autre. L'image d'Annette avait pris congé de mon cœur, et la grande dame y était installée, entourée des bouffées amoureuses que sa présence faisait naître.

LA COMTESSE, se levant et avançant d'un pas en scène.

Vraiment?

LUBIN.

Ellè me regardait avec tant de douceur, elle m'écoutait si gracieusement que je m'enhardis jusqu'à lui offrir, en tremblant qu'elle ne refusât...

LA COMTESSE, à part.

Pauvre garçon, il pleure.

LUBIN, continuant.

Un bouquet que j'avais cueilli en causant avec elle; et je lui dis en me mettant à genoux devant elle...

LA COMTESSE.

Mettez-vous à genoux.

LUBIN, s'agenouillant.

J'osai lui dire : Ne soyez pas coquette comme ce muguet : et n'écrasez pas de votre mépris celui qui voudrait mourir à vos pieds.

LA COMTESSE, passant au n° 2[1].

Je garde le bouquet
Lubin, car j'ai toujours adoré le muguet;
Mais cherchons le marquis. Je n'ai pas l'habitude
De rester si longtemps dans une solitude
A deux, quand il fait nuit!... mon cœur est inquiet :
Je ne sais ce que j'ai. Partons!... Lubin, il est
Tard maintenant!... Cherchons... mais je suis fatiguée
Et triste... Pourquoi donc? Tantôt j'étais si gaie...
C'est votre sotte histoire... aussi, je n'y crois pas.
(Un peu brusque.)
Ne m'en parlez plus et...
(Coquettement.)
Donnez-moi votre bras.

(Musique. — Ils sortent à gauche, premier plan.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, revenant de gauche, troisième plan.

(Il s'avance sans souffler mot jusqu'au bord de la scène.)

Savez-vous ce que c'est que revenir bredouille
Après avoir longtemps chassé?...
Oui? Très-bien! j'en suis là! ma fouille

1. Lubin, la comtesse.

Ne m'a rien fait trouver! après avoir pensé,
Réfléchi longuement sur cette triste affaire,
Je me dis : Est-il nécessaire
De chercher par monts et par vaux
Un sujet de chagrins nouveaux?...
Si je le suis, quoique je fasse,
— Suivez bien mon raisonnement —
Me briserais-je la carcasse,
Qu'en moins je n'aurais pas ça de désagrément!...
Dissimulons donc ma colère
Sous les traits vifs et langoureux
D'une philosophie amère!...
Ne cherchons plus ces amoureux
Et que le diable les enterre!

(Il s'assied, puis tout à coup s'écrie.)

Mais vertubleue!... Et mon honneur!
Que devient-il dans cet état de chose atroce?...

(S'essuyant le front.)

Vrai, je ne suis pas à la noce!...
Découvrons-les, dût-il arriver un malheur.

(Au public.)

S'ils passaient par ici, messieurs, veuillez leur faire
Bien comprendre que le mari va tout savoir.
Ils se retireront. Lors, de cette manière
Je me croirai sauvé, n'ayant pas pu les voir.

(Il sort par le premier plan à droite. — Musique.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, ANNETTE[1].

LE MARQUIS, venant de gauche, troisième plan.
Holà! ma belle enfant, c'est fait, vous êtes prise!...
Et cela sans tricher. Sans la moindre traîtrise.

1. Le marquis, Annette.

ANNETTE.

Monsieur le marquis, vous avez gagné, et suivant les conditions, Lubin et moi, nous allons nous retirer... Mais où est-il?... Et Madame la comtesse? Lubin! Lubin!... (Elle remonte.)

LE MARQUIS.

Laissez donc là Lubin... vous avez bien le temps
De partir, ma mignonne... Et les quelques instants
Qui nous restent encore à demeurer ensemble
Seront vites écoulés.

ANNETTE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Chère Annette, il me semble
Que Lubin est un drôle heureux, pour qui les dieux
N'avaient pas allumé ces adorables yeux,
Ni dépouillé non plus leur divine palette
Pour composer ce teint rosé!... C'est en toilette
De grande dame, enfant, que je voudrais vous voir.
Quel trésor ce Lubin a là, sans le savoir!

ANNETTE.

Ah! qu'il le sait bien, au contraire. (Honteuse.) *Mais monsieur le marquis veut rire.*

LE MARQUIS.

Non, pardieu! c'est fort grave! Oui, vous êtes jolie
A tuer de dépit la comtesse; et j'oublie
Près de vous qu'elle existe. A votre douce voix
Mon cœur palpitte. Annette!... à chaque instant je vois
Mille trésors en vous!... Vous avez la jeunesse
Et la beauté : ce sont deux titres de noblesse
Contre lesquels plus d'un de nos vieux courtisans
Changerait volontiers ses titres blanchissants.

c'est trop d'honneur que vous me faites, de vous occuper aussi longtemps d'une petite fille comme moi, et je ne vaux pas toutes ces paroles dorées dont madame la comtesse vous a peut-être déjà baillé un reçu.

LE MARQUIS.

Vous me faites mourir!... Oubliez la comtesse.
Elle est toujours songeuse et pleine de tristesse.
Vous, vous êtes aimable et gaie. Ah! laissez-moi
Vous aimer, chère Annette, et n'ayez point d'effroi.

ANNETTE.

Taisez-vous, monsieur le marquis. Il me semble que je fais mal de vous écouter. Nous n'avons pas l'habitude de ces déclarations-là. Ordinairement, quand c'est un seigneur qui veut se faire bien venir, il nous prend le menton, pivote sur le talon et nous dit : Palsambleu! la belle fille que voilà!... Alors on s'en va, ou l'on reste, cela dépend de la dose de sagesse dont on est dotée... Ou bien, si c'est un paysan, il nous dit avec une bourrade : Bonjour, mamzelle Annette! On lui répond (Faisant la révérence) *: Bonjour, monsieur François! — Ça va bien, mamzelle Annette?... — Très-bien, merci, monsieur François!...* (Riant niaisement.) *Oh! oh! oh! Au revoir, mamzelle Annette!* (Baissant les yeux.) *— Au revoir, m'sieur François! — Et s'il recommence huit jours de suite, on sait que c'est une déclaration!... Voilà!... Tandis que vous... Et puis d'ailleurs, j'aime Lubin .. j'en suis certaine...* (Elle passe à gauche [1].)

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes cruelle!... Aimez tout à votre aise
Lubin ou Petit-Jean, Thomas, Lucas ou Blaise!...
Prodiguez vos trésors à quelque gros manant
Bien bête et bien joufflu... je me tais maintenant.

1. Annette, le marquis.

Vous vous repentirez plus tard, trop tard peut-être,
Mais vous l'aurez voulu, d'avoir pris un tel maître.

ANNETTE.

Ne me dites pas cela, monsieur le marquis. Lubin n'est point un lourdaud comme les autres! Il a habité la ville!... Lubin n'est point un manant comme vous dites. Il n'a pas certainement une règle de grammaire à mettre comme vous dans chacune de ses phrases; mais l'esprit ne se trouve pas dans ces réglements-là!... Et quand il veut se donner la peine de tourner un compliment, ou d'écrire une déclaration, il vaut tout autant qu'un marquis. J'en ai haut comme cela de lui... Je le sais bien.
(Elle cherche Lubin du regard.)

LE MARQUIS, à part.

Pardieu!... puisque ce soir je suis si bien en train
De roucouler, risquons le pénible quatrain
Que j'avais composé pour la chère Comtesse.
(Il prend le quatrain dans ses tablettes. Allant la chercher.)
Écoutez-donc ces vers, échos de ma tendresse:
(Il lit.)
« Charmante, si j'avais été le premier homme,
« Et qu'Ève eut possédé vos contours arrondis,
« Joyeux, à deux genoux, j'eusse reçu la pomme,
« Et sans aucun regret perdu le paradis!... »
(Il lui baise la main.)

ANNETTE.

Tiens!... c'est gentil... mais ce n'est pas pour moi que cela a été fait...

LE MARQUIS.

Vous en doutez!... Eh! bien, gardez ces pauvres vers;
Pour un peu de ton cœur, je vaincrais l'univers...
(Peu à peu, il l'entraîne vers la droite, la fait asseoir insensiblement,

Si belle, qu'une reine en rougirait d'envie!...
Au seul soin de te plaire occupé chaque jour,
L'existence serait un chapelet d'amour
Que nous égrenerions. L'hymen est une chaîne;
Mais l'amour que je t'offre est libre. En mon domaine
Nous vivrions tous deux comme deux tourtereaux.
Je suis riche, marquis, et tous mes hobereaux
Te rendraient les honneurs dûs à leur souveraine...
Suis-moi! Sois mon amour! ma maîtresse, ma reine!...
Viens!... c'est si beau d'aimer! .. viens, nous avons vingt ans!
Que notre amour commence avec le doux printemps.
Vois, je suis à tes pieds, je t'aime et je t'implore
Un seul regard! un mot!... et toujours je t'adore [1].

ANNETTE, se levant.

Relevez-vous, monsieur le marquis! relevez-vous, je vous en prie!... Ah! la tête me tourne! j'ai besoin de marcher un peu... (Le marquis la fait rasseoir.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA COMTESSE ET LUBIN [2],
dans le bosquet opposé, venant de gauche au premier plan.

LUBIN, entrant à reculons.

Que votre main est douce, madame la comtesse et que l'on est heureux de presser vos jolis doigts rondelets.

LA COMTESSE, retirant sa main.

Si vous continuez, de ces doigts rondelets,
Je vais vous appliquer le plus beau des soufflets.

(Elle s'assied.)

LUBIN.

Oh! que non!... (Il se met à genoux.)

1. Le marquis, Annette.
2. La comtesse, Lubin, le marquis, Annette.

ANNETTE, de l'autre côté.

Ah! finissez monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Je voudrais et ne puis!... Ce n'est pas de ma faute
C'est celle de tes yeux!.. tiens, viens là côte à côte,
Tout près!... Si près de moi, qu'on ne pourra poser
Autre chose entre nous qu'un tout petit baiser.
Et je t'embrasserai.

LA COMTESSE et ANNETTE, ensemble.

Vraiment, c'est trop d'audace!...

(Chacune des deux femmes donne un soufflet à son amoureux et s'élance en scène, hors des bosquets [1].

ANNETTE, apercevant la comtesse.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE, voyant Annette.

Annette et le marquis! Hein?... vous avec...

LE MARQUIS, se relevant.

En chasse!...
Poursuivons!...

(Il sort du bosquet et aperçoit la comtesse.)

La comtesse!...

LUBIN, qui s'est relevé et a fait de même avec Annette.

Annette!...

LA COMTESSE, passant au marquis.

Ah! fort bien, Monseigneur!...

ANNETTE, passant à Lubin [2].

Ah! je t'y prends, gredin!... oh!... avant le mariage!...

LUBIN.

Eh bien, et toi, donc?...

ANNETTE.

Oh! moi, je ne me laissais pas faire... demande à la

LE MARQUIS, à la comtesse.

Je jure de n'aimer que vous, sur mon honneur!

(La comtesse lui tend la main.)

Voilà bien du fracas pour des enfantillages...

(Aux paysans.)

Amis, nous vous laissons avec vos verts feuillages...

LA COMTESSE.

Vous, Lubin, reprenez votre charmant bouquet;
Je déteste les fleurs et surtout le muguet.

(Elle le donne à Annette, qui le passe à Lubin.)

ANNETTE.

Et vous, monsieur le marquis, reprenez votre quatrain; je ne sais lire que l'imprimé... (Elle le donne à la comtesse.)

LE MARQUIS.

Ah! comtesse, comtesse à vos pieds je dépose
Ces vers rimés pour vous!... que votre loi m'impose
La pénitence, hélas!... que j'ai dû mériter
Pour avoir un moment pu vous mécontenter.

(Ils remontent.)

LUBIN.

Annette!... pardonne! ne sois pas cruelle... ma main s'était trompée en donnant ce bouquet à une autre. (Ils traversent lentement la scène de gauche à droite, tandis que les deux seigneurs traversent de droite à gaucha dans le fond du théâtra.)

ANNETTE.

Jette ce bouquet, Lubin. Les fleurs se fanent vite en amour. Je te pardonne et je ne me vengerai pas.

LUBIN, se retournant vers le marquis qui redescend à droite[1].

Monsieur le marquis, nous vous laissons maître du petit bois. Nous avons eu un accès de folie, mais nous sommes payés pour ne pas nous en faire gloire. (Ils remontent au fond.)

1. Le marquis, la comtesse, Lubin, Annette.

LA COMTESSE.

Je vous pardonne, ami! voyez-vous, notre monde
Est bien construit. Et Dieu que sans cesse l'on fronde
Ne se trompe jamais.

LE MARQUIS.

Oui, mon doux chérubin.
J'ai ma belle comtesse.

LA COMTESSE.

Annette a son Lubin.
Nous avons nos palais tout couverts d'armoiries,
Laissons-leur les forêts et les vertes prairies.

LE MARQUIS, remontant.

Comtesse, il se fait tard; retournons au manoir.

LA COMTESSE, le suivant.

Votre bras, mon marquis...

(Ils sont alors tous quatre au deuxième plan.)

ANNETTE.

Ton bras, mon Lubin.

LUBIN.

Bonsoir, monsieur, madame.

LA COMTESSE.

Bonsoir, Lubin.

LE MARQUIS.

Bonsoir!

(Le marquis et la comtesse sortent à gauche, troisième plan. — Lubin et Annette à droite, troisième plan.)

SCÈNE X.

LE COMTE, venant de droite, premier plan.

(Au public.)

Mon aventure d'aujourd'hui
A donc pu vous agacer?... Grâce!
C'est sans intention!... Je comprends qu'on se lasse
De voir un sot époux, absolument vouloir
Être ce qu'il n'est pas. Je vais dormir. Bonsoir!

(Il s'en va et revient sur ses pas.)

Retenez ce précepte encore
Et dont je reste convaincu:
Un mari... trompé, qui l'ignore,
N'est jamais un mari... trompé[1].

Le rideau baisse.

1. Voici le quatrain tel qu'il était avant que la censure ne l'ait... arrangé :

Retenez ce précepte encore,
Et dont je reste convaincu :
Un mari cocu qui l'ignore,
N'est jamais un mari cocu.



PARIS.— J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.— [1308]